

» vingt mille hommes, dont il se laisse environner avec in-
 » différence. » (Page 322 [235].) Mais, suivant son habi-
 » tude de n'être pas d'accord avec lui-même, il nous dit,
 » quelques lignes plus bas : « cent cinquante-sept mille hom-
 » mes suffisaient pour détruire l'armée russe.... et pour
 » s'emparer de Moskou » (page 322 [236]); et il se hâte de
 » faire un calcul, qui nous montre par-tout supérieurs aux
 » mêmes corps ennemis dont il a parlé plus haut. « C'était,
 » dit-il, s'appuyer sur deux cent quatre-vingt mille hom-
 » mes pour faire, avec cent cinquante mille hommes, une
 » invasion de quatre-vingt-treize lieues, car telle est la dis-
 » tance de Smolensk à Moskou. » (Page 323 [236].) Tout
 » ce grand dénombrement des forces, agissant sur plusieurs
 » points, a pour seul but d'en faire jaillir ce reproche, « que
 » ces deux cent quatre-vingt mille hommes étaient com-
 » mandés par six chefs différens.... et dont le plus élevé,
 » celui qui occupait le centre...., était un ministre de paix
 » et non de guerre. » (Page 323 [237].) Qu'aurait donc
 » voulu M. de Ségur? Depuis la Baltique jusqu'aux confins de
 » la Turquie, une seule armée, sous un seul chef immédiat,
 » eût-elle pu occuper un espace aussi étendu? Le ministre
 » de paix n'avait aucun commandement militaire. Ses fonc-
 » tions, comme le titre que M. de Ségur lui donne, étaient
 » purement pacifiques. Le véritable chef de toutes ces armées
 » était l'empereur. Il communiquait directement avec elles,
 » et n'avait pas besoin d'intermédiaire.

LIVRE SEPTIÈME.

CHAPITRE I.

A SON départ de Dorogobouje, l'armée marche vers Mos-
 kou, l'empereur au centre avec Murat, Davoust et Ney, Po-
 niatowski à droite, et l'armée d'Italie à gauche. La colonne
 du centre, suivant la même route que les Russes, y trou-
 vait peu de ressources. « Pour mieux vivre, dit M. l'offi-
 » cier du palais, il aurait fallu partir chaque jour plus tard,
 » et s'arrêter plus tôt, puis s'étendre davantage sur ses
 » flancs pendant la nuit. » (Page 327 [241].) La question
 n'était pas seulement de mieux vivre, mais de marcher
 militairement. M. de Ségur n'a pu résister ici au désir de
 fronder, quoiqu'il reconnaisse lui-même que ce qu'il in-
 dique n'est guère possible. (Page 327 [241].)

« C'était un spectacle curieux que celui des efforts vo-
 » lontaires et continuels de tant d'hommes pour suivre un
 » seul homme à de si grandes distances. » (Page 328 [241,
 242].) L'auteur sait fort bien que dans toutes les armées du
 monde, un grand nombre d'hommes sont conduits par un
 seul. Quel est son but en faisant cette réflexion? Il est vrai
 que M. de Ségur voit dans l'armée française une armée de
 volontaires commandés par l'empereur, qui n'était point

accoutumé à regarder comme volontaires les soldats sous ses ordres.

Ce chapitre contient des détails sur la manière de vivre des soldats, dont *l'existence* paraît à l'auteur *un prodige* (page 328 [242]), et sur les soins pris par l'administration militaire. Des exagérations familières à l'auteur s'y font remarquer, comme les haines des soldats entre eux, « d'où » l'on aurait infailliblement vu naître des guerres intestines » fort sanglantes, si tous n'avaient pas été ensuite abattus » par une même infortune, et réunis dans l'horreur d'un » même désastre. » (Page 330 [243].)

Il ne manque à cette phrase que le mot *heureusement*.

CHAPITRE II.

Voici encore M. de Ségur qui se réfute lui-même. Dans les chapitres précédens, il nous a représenté Napoléon sans prévoyance; et, dès le début de celui-ci, il nous apprend que près de Dorogobouje, ce prince envoie l'ordre au maréchal Victor de se porter sur Smolensk.

L'auteur reproche à Napoléon d'avoir « daté du milieu » de la vieille Russie une foule de décrets. » (Page 333 [246].) Ne savait-il donc pas que l'empereur, en quittant la France, n'y avait point laissé de régence, et que son gouvernement était si bien organisé, que, du fond de la Russie, il gouvernait la France comme s'il eût été aux Tuileries?

Que signifie cette circonstance d'un pont que *la garde est chargée de garder, qu'elle brûle par insouciance, et qu'on répare?* (Page 334 [246].) En racontant un pareil fait, l'auteur ne veut-il pas faire croire que le désordre était tel dans l'armée française, que le corps le plus discipliné s'y livrait même par *insouciance*?

Dans une affaire d'avant-garde, où le roi de Naples, entraîné par son audace, fut un moment compromis, l'auteur dit : « Au plus fort du danger, une batterie refusa deux fois » de tirer; son commandant allégua ses instructions, qui » lui défendaient, sous peine de destitution, de combattre » sans l'ordre de Davoust. » (Page 335 [247].) Un maréchal n'aurait pas eu le droit de destituer un officier. Tout ce qu'il pouvait faire, était de le demander à l'empereur, en

lui rendant compte des faits ; et certes , Napoléon n'aurait pas destitué un officier pour avoir obéi au roi de Naples , et tiré sur les Russes , étant en batterie devant eux . D'ailleurs , le fait est aussi vrai que le refus de l'artillerie de la garde , de tirer à Smolensk , rapporté au Chapitre IV du Livre VI .

M. de Ségur n'a-t-il rapporté cette prétendue insubordination de la part d'un corps d'élite que pour faire croire qu'il régnait un grand désordre dans l'armée ? Il est plus probable qu'il n'a présenté cet incident que comme sujet d'une querelle entre Murat et Davoust . Il en profite , d'un côté , pour faire des Russes un éloge pompeux , qui , dans la bouche du maréchal Davoust , est au moins déplacé ; et de l'autre , pour faire une satire de la manière dont Murat conduisait ses troupes . Ce qu'il en dit est inexact ; car , la cavalerie ainsi menée n'aurait pu tenir à quelques jours de marche . Il est fâcheux que l'auteur ne nous donne pas la réplique de Murat ; mais il ajoute que « l'empereur trouvait dans » cette mésintelligence entre ses chefs quelque chose qui » ne lui déplaisait pas . » (Page 339 [250].) L'empereur voyait avec satisfaction , sans doute , une émulation qui tournait au bien du service ; mais toute mésintelligence , si elle eût existé , n'aurait pu que l'affliger .

CHAPITRE III.

L'AUTEUR tombe dans une nouvelle contradiction . Il vient d'avancer que les querelles de ses chefs avaient quelque chose qui ne lui déplaisait pas ; ici , il dit que *les querelles de ses chefs* (de Napoléon) *l'inquiétaient* . (P. 342 [253].)

La querelle de Murat et de Davoust , qui a déjà occupé presque tout le second chapitre , recommence et remplit la fin de celui-ci . Ces rivalités et ces jalousies , racontées avec tant de complaisance , sont ridiculement exagérées . Elles peuvent avoir occupé les oisifs du salon de service ; mais elles avaient si peu d'importance , elles influaient si peu sur la marche des affaires , que les mentionner si longuement peut induire en erreur , et donner une bien fausse idée de notre armée . C'est d'ailleurs une parodie des querelles d'Achille et d'Ajax ; Patrocle même y joue un rôle . (P. 344 [254].) A l'armée de l'empereur , tout le monde obéissait . On croirait que les héros de M. de Ségur , comme ceux d'Homère , étaient des princes amenant à la suite du roi des rois , des soldats qui étaient leurs sujets , auxquels ils commandaient en maîtres , et qui ne combattaient plus aussitôt qu'il prenait fantaisie au héros de s'enfermer dans sa tente .

Le fait est que le général Compans , dont la division paraît avoir été le motif de la querelle entre le roi de Naples et le maréchal Davoust , n'a jamais eu directement ni indirectement de discussions avec ce prince . Murat , poursuivant l'ennemi , menait sa cavalerie comme devait le faire

un bon général, et non comme le rapporte M. l'officier du palais. Dans plusieurs circonstances, l'infanterie lui était nécessaire. Le maréchal Davoust eut à ce sujet, avec lui, quelque différend près de Viazma. Le roi envoya le général Belliard à l'empereur, pour lui exposer le besoin qu'il aurait d'une division d'infanterie, et lui faire part des difficultés qu'il éprouvait de la part du maréchal Davoust. Napoléon, après avoir écouté Belliard, envoya chercher Compans, et lui dit : Eh bien ! général, que signifie donc cette querelle ? Cela cause du retard dans la marche. Compans répondit qu'il ignorait quelle mésintelligence pouvait exister entre le roi de Naples et le maréchal Davoust ; mais qu'il pensait que l'avant-garde marcherait plus vite, s'il y avait de l'infanterie avec la cavalerie du roi, qui souvent se trouvait arrêtée au moindre défilé, ou à la réparation d'un pont, tandis qu'avec quelque infanterie, pareils inconvéniens n'auraient pas lieu. Je pense comme vous, dit Napoléon : c'est bon ; retournez à votre division. Quelques instans après, l'empereur envoya le prince de Neufchâtel au maréchal Davoust, pour lui faire connaître que désormais la division Compans marcherait à l'avant-garde sous les ordres du roi de Naples. On ne tarda pas à éprouver les bons effets de cette disposition.

CHAPITRE IV.

L'AUTEUR attribue aux Russes une censure amère de Barclay de Tolly, pour y répondre par une brillante apologie de la conduite et du caractère de ce général ennemi. Il convient que Barclay avait *failli*, en se laissant surprendre à *Wilna*... ; mais on remarquait que depuis, à *Vitepsk*, à *Smolensk*, il avait prévenu Napoléon, etc. (Page 353 [260].) Nous prions M. de Ségur de nous expliquer les manœuvres de ce général russe, qu'il vante tant, lorsqu'il quitta les environs de Smolensk, pour venir nous attaquer dans nos cantonnemens de Vitepsk, et qu'il se méprit au point de nous croire à sa droite, tandis que nous nous portions sur le flanc de sa gauche. Nous lui demanderons de nous expliquer toutes les allées et venues des armées russes, à cette époque, de Smolensk à Roudnia et Nadwa. Nous lui demanderons de nous expliquer pourquoi, si Barclay avait le plan bien formé de se retirer devant nous, il s'est battu à Smolensk, au lieu de n'occuper cette ville que par une arrière-garde, ayant déjà envoyé le corps de Bagration vers Dorogobouje. Nous lui demanderons encore de nous expliquer pourquoi Barclay a exposé toute son armée à être attaquée et culbutée par la nôtre, dans sa retraite, par des chemins de traverse, pour se porter à Soloniewo, tandis que la grande route de Moskou, beaucoup plus courte pour atteindre ce point, n'était défendue que par une arrière-garde de cosaques. Ce parti

était tellement imprudent, que si le mouvement du duc d'Abrantès eût été exécuté ainsi qu'il avait été prescrit, les troupes que plus tard Barclay fit revenir sur la route de Moskou vers Smolensk, pour soutenir cette arrière-garde et arrêter notre marche, eussent été enlevées, et le reste de son armée eût pu très-difficilement atteindre la route de Moskou.

Dans ce même chapitre, au sujet d'un parlementaire, M. de Ségur s'exprime ainsi : Nos avant-postes se gardaient mal ; *il y avait par-tout la même négligence... chacun dormait.* (Pages 351 et 352. [259, 260].) Nous ne ferons qu'une observation à cet égard ; c'est que le maréchal-des-logis du palais n'est jamais allé aux avant-postes, et, par conséquent, il ne peut être sûr de ce qu'il avance. Au surplus, cet épisode manque d'à-propos ; si nous nous gardions tellement mal devant un général aussi expérimenté que Barclay de Tolly, pourquoi n'enlevait-il pas l'empereur et son quartier-général ?

CHAPITRE V.

DEPUIS que Kutusof a pris le commandement, tout annonce une bataille prochaine. Maintenant l'empereur n'est plus le même pour M. de Ségur. Ce n'est plus cet homme fatigué, sans ressort, affaissé sous le poids de son entreprise, ou poussé par la fatalité vers sa perte ; c'est un génie supérieur faisant ses dispositions « avec cette tranquillité » d'ame des hommes extraordinaires... (page 355 [263]); « envisageant son champ de bataille avec ce coup d'œil du » conquérant, qui voit tout à la fois et sans confusion, qui » perce à travers tous les obstacles, écarte les accessoires, » démêle le point capital, le fixe d'un regard d'aigle, etc. » (Page 358 [265].) Enfin, désespérant de peindre toute la grandeur de son héros, il s'écrie : « Qu'il faut de paroles à » l'historien pour exprimer le coup d'œil d'un homme de » génie! » (Page 360 [266].) Cependant, comme il faut toujours à ces éloges fort rares un correctif, il nous montre l'humanité, comme cet esclave qui rappelait chaque jour aux rois de Perse qu'ils étaient hommes, et il dit « qu'à la » vue de cette Gjatx qui verse ses eaux dans le Volga, on » l'entend s'enorgueillir d'être le maître de ces flots destinés à voir l'Asie, comme s'ils allaient l'annoncer à » cette autre partie du monde, et lui en ouvrir le chemin. » (Page 356 [263].) Ces hyperboles sont d'un rhéteur, et Napoléon ne l'était pas.

« Compans profite habilement des ondulations du ter-

» rain. Ses élévations servirent de plate-forme à ses ca-
 » nous pour battre la redoute, et d'abri à son infanterie
 » pour la disposer en colonnes d'attaque. Le soixante et
 » unième marcha le premier ; la redoute fut enlevée d'un
 » seul élan et à la baïonnette. Mais Bagration envoya des
 » renforts qui la reprirent. Trois fois le soixante et unième
 » l'arracha aux Russes, et trois fois il en fut rechassé.
 » Mais enfin il s'y maintint tout sanglant et à demi détruit.»
 (Page 360 [266].)

Cette relation contient presque autant d'assertions faus-
 ses que de mots. Mais l'auteur est peut-être excusable ; il
 n'a pu voir par lui-même ce qu'il raconte. Il n'a eu pour
 guides que les relations publiées sur la guerre de Russie,
 relations pour la plupart faites par des personnes qui n'ont
 point vu les actions militaires qu'elles décrivent, et n'y ont
 point pris part.

Cette redoute, armée de douze pièces de position, avait
 été élevée sur un mamelon situé entre le village de Schwar-
 dino et le bois qui couvre la vieille route de Smolensk à
 Moskou. Du côté du village, la pente de ce mamelon était
 moins raide que de l'autre côté ; mais entre cette pente et
 le bois, se trouvait une plaine assez étendue. En avant de
 la redoute, et à environ une soixantaine de toises, s'éle-
 vait un petit monticule. Le général Compans, que nous
 avons vu, dans les chapitres précédens, marcher avec
 l'avant-garde, fut chargé directement par l'empereur, de
 l'attaque de cette redoute. Napoléon attachait une grande
 importance à s'emparer le soir même (5 septembre) de
 cette position, qui couvrait le centre gauche de la ligne de
 bataille des Russes. C'est pourquoi, sans attendre l'arrivée
 des autres divisions du premier corps, il en ordonna l'atta-
 que. En arrière et sur les flancs de la redoute, on aperce-
 vait de fortes colonnes russes, infanterie, artillerie et ca-
 valerie, formant plus de quinze mille hommes.

Le général Compans chassa promptement l'ennemi des
 villages de Fomkino et de Doronino, et le força de se retirer
 dans sa position sur les flancs du mamelon. Il fit jeter sur
 le petit monticule, dont nous avons déjà parlé, cinq ou six
 compagnies de voltigeurs. Ceux-ci, éparpillés sur le mon-
 ticule, et s'en couvrant le plus qu'ils pouvaient, avaient
 ordre de faire un feu continu sur les canonniers, qui
 servaient l'artillerie de la redoute, dans laquelle il y avait
 fort peu d'infanterie. Un bataillon fut établi en arrière du
 monticule pour soutenir ces tirailleurs.

L'artillerie de la division Compans prit position pour
 battre celle de la redoute et les troupes russes placées sur
 ses flancs. Entre la droite de Compans et le bois, s'avança
 une partie de la cavalerie du roi de Naples ; mais l'artillerie
 et la cavalerie ennemies la continrent. Le général Compans,
 à la tête des cinquante-septième et soixante et unième régi-
 mens, se dirigea sur la droite du mamelon où était la re-
 doute. En même temps, il fit marcher le général Dupelain
 avec le vingt-cinquième, sur la gauche, du côté de Schwardino.
 Il fit placer le cent onzième encore plus à gauche, afin de
 tourner la droite des Russes. Dans son mouvement, le gé-
 néral Compans fut attaqué par des masses de cavalerie ;
 mais il tira habilement parti des accidens du terrain et de
 la circonstance d'un clayonnage, qui lui permit de conti-
 nuer son mouvement, malgré ces masses de cavalerie, et
 même de les repousser avec une grande perte. Une fusil-
 lade des plus meurtrières s'établit bientôt de ce côté, en-
 tre les deux régimens de Compans et l'infanterie russe,
 qui soutenait le flanc gauche de la redoute. On n'était sé-
 paré que d'une dizaine de toises ; mais les troupes, sur deux
 versans opposés du terrain, se trouvaient couvertes jusqu'à
 la poitrine. Cette sanglante fusillade dura ainsi trois quarts
 d'heure ; sa vivacité, son bruit, empêchèrent d'entendre le
 commandement du général, de se porter en avant à la

baïonnette ; manœuvre qui nous eût coûté beaucoup moins de monde.

De leur côté, les généraux russes, souffrant encore plus que nous de cette fusillade presque à bout portant, firent de vains efforts pour décider leurs troupes à marcher contre les nôtres ; la nuit approchait, rien ne paraissait encore décidé. Compans, voulant à tout prix sortir de cette terrible situation, prit un bataillon du cinquante-septième ; et ayant fait ouvrir les clayonnages sur sa droite, il le fit avancer en colonne serrée par divisions, couvrant quatre pièces d'artillerie chargées à mitraille, qui marchaient à sa suite. Il conduisit ce bataillon sur l'extrême gauche des Russes qui flanquaient la redoute ; quand il en fut à cinquante toises, il démasqua sa batterie dont la mitraille fit un ravage épouvantable chez les ennemis. Compans, profitant du désordre qu'il remarqua dans leurs rangs, chargea à la baïonnette avec son bataillon. L'ennemi plia sur ce point, et le désordre se communiquant de sa gauche à sa droite, il abandonna la position qu'il avait si long-temps défendue, et se retira sur sa seconde ligne, laissant ainsi en notre pouvoir la redoute. Ce bataillon du cinquante-septième, qui décida l'affaire, eut son chef de bataillon tué, et deux cents hommes tués ou blessés dans l'espace qu'il parcourut en se portant sur l'ennemi.

Pendant que ceci se passait à notre droite, le cent onzième, qui était à notre gauche, suivit le mouvement général ; mais le feu qui avait pris au village de Schwarmino, ayant laissé voir au général russe qu'un seul régiment le poursuivait de ce côté, il le fit charger par sa cavalerie. Ce régiment soutint le choc avec fermeté ; mais, dans cette charge, il perdit ses deux pièces régimentaires.

L'empereur avait compté que la marche sur la droite que faisait le prince Poniatowski, aurait beaucoup favorisé l'attaque de la redoute. Mais, malgré tous les efforts de ce

prince, les obstacles qu'il rencontra dans les bois ralentirent sa marche ; une seule de ses batteries put prendre part au combat.

La redoute ne fut point enlevée par assaut ; elle fut abandonnée par les Russes, lorsque le mouvement du bataillon du cinquante-septième les obligea à quitter la position. Nous y trouvâmes toutes les pièces dont elle avait été armée. Les canonniers, les chevaux, tout avait été détruit par la fusillade de nos voltigeurs. Il est faux que cette redoute, une fois en notre pouvoir, ait jamais été reprise par l'ennemi ; il ne pouvait donc pas s'y trouver un seul Français tué.

« Le lendemain, quand l'empereur passa ce régiment en revue (le soixante et unième), il demanda où était son troisième bataillon. — Il est dans la redoute, répartit le colonel. » (Page 361 [266].)

D'après le récit que nous venons de faire des événemens qui eurent lieu sur ce point, on voit combien est ridicule cette réponse prêtée au colonel du soixante et unième ; mais, pour dire la vérité, M. de Ségur n'en est point l'auteur. Il a pris ce trait dans Labaume, qui l'a pris on ne sait où. Le fait est qu'aucun bataillon français n'entra dans la redoute de vive force. Ainsi que nous l'avons expliqué, ce fut l'attaque brillante du bataillon du cinquante-septième qui décida le corps russe, chargé de défendre le mamelon où était la redoute, à se retirer ; mouvement qui laissa la redoute en notre pouvoir. L'auteur dit que ce fut sur-tout la témérité d'un régiment espagnol qui rebuta les ennemis : ce fait est encore inexact. Lorsque le cent onzième se porta en avant, vers la droite de l'ennemi, et que la cavalerie russe le chargea, le régiment Joseph Napoléon, faisant partie de la division Friant, se porta pour le soutenir ; mais le feu du cent onzième avait seul suffi pour éloigner les Russes. Tout ce chapitre se ressent de l'ignorance où l'auteur a été de ce qui s'est passé dans ce combat du 5.